

Article

« "La France peut être heureuse sans le Canada" »

Victor Barbeau

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 5, n° 1, 1951, p. 3-14.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801682ar>

DOI: 10.7202/801682ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

“LA FRANCE PEUT ETRE HEUREUSE SANS LE CANADA”*

Il y a quelques années, j'étais invité à donner à McGill, une série de leçons sur la période française de l'histoire du Canada. Pour être plus précis, sur nos origines françaises. Mon embarras fut extrême car rien de mes études antérieures ou de mes penchants naturels ne m'avait préparé à un tel magistère. J'acceptai quand même en me disant, pour couvrir la voix de ma conscience, que c'était là une occasion inespérée, quasi providentielle, d'approfondir, enfin, un passé dont mes maîtres ne m'avaient laissé guère deviner, comme à ceux de ma génération, que les images d'épinal que l'on promène dans nos villes, le 24 juin. D'ailleurs, le premier objet de l'enseignement n'est-il pas de profiter principalement à ceux qui le dispensent ? Ainsi forme-t-on de bons maîtres. Ayant étudié la philosophie, la sociologie, l'urbanisme, j'étais devenu professeur de littérature. Où ne me mènerait pas, à son tour, l'histoire ? A plus de découvertes que je ne le prévoyais.

C'est au principal de McGill, M. Morgan, que je dus la première. S'il agréa le projet de mes cours, en revanche il rejeta, repoussa impitoyablement le titre dont, en ma candeur provinciale, je les avais coiffés.

— Histoire du Canada ? interrogea-t-il. Cela n'existe pas. Sans doute, voulez-vous dire : l'histoire des colonies françaises en Amérique.

J'avais oublié le point de vue anglais. Heureuse faute s'il en fut, car, rappelé au sens de la relativité des opinions, je m'enquis aussitôt de ce que pouvait être le point de vue français. Sous quel nom notre histoire est-elle désignée en France ? Ayant sous la main l'ouvrage tout récent de Charles Seignobos (l'un des maîtres les plus fougueux que j'avais entendus à Paris, affirmatif, tranchant, passionné et pas-

* Conférence prononcée, le 14 avril 1951, au banquet qui a clôturé la réunion générale de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française.

sionnant), j'y lus que la guerre de sept ans avait fait perdre à la France non pas "un empire colonial qui n'existait pas encore mais la possibilité de conquérir l'Inde et de coloniser l'Amérique du Nord". Jugement que complète la note que voici: "Le Canada français n'avait guère que soixante mille habitants, paysans pauvres établis le long du fleuve ou chasseurs de fourrures disséminés dans les déserts".

N'ayant pas encore atteint à cette sérénité, à cette impartialité que Fustel de Coulanges appelle si poétiquement la chasteté de l'histoire, je fus plutôt dépité d'apprendre que le régime français n'était en somme que l'un des épisodes coloniaux de la guerre de sept ans. Cette qualification disait-elle toute la vérité? Traduisait-elle bien le sentiment qu'avaient fait naître dans la Métropole la prise de possession et la perte du Canada? Pour en avoir le cœur net, je le demandai à la littérature. A elle plutôt qu'aux ouvrages de spécialistes, d'abord parce que je m'y sentais plus à l'aise, plus chez moi dans l'enclos de mon petit jardin, ensuite parce que, sans innover à proprement parler, je puisais néanmoins à une source dont l'onde n'est que rarement troublée. Était-ce présomption ou déformation professionnelle?

Un livre est un fait social. Qu'il appartienne ou non à la littérature, il relève, dans tous les cas, de la sociologie. En même temps que l'individuel, c'est-à-dire le tempérament de son auteur, on y trouve du collectif, à savoir le climat de l'époque, du milieu dans lequel il a baigné. Autant, par exemple, Balzac a enrichi son siècle, autant il en a lui-même reçu. Sous un autre état civil, les personnages de la Comédie humaine ont bel et bien existé. Le génie de l'auteur est d'avoir prolongé leur existence au delà de son terme naturel. Où La Bruyère, La Rochefoucauld, Saint-Simon ont-ils pris leur bien? A la cour, chez les grands. Où Madame de Sévigné a-t-elle puisé la matière sans cesse renouvelée de sa correspondance? Dans les événements du jour. Tout écrivain présente donc, à l'analyse, des éléments qui lui sont intrinsèques, qui tiennent à sa physiologie, son psychisme, et, à la fois, des éléments qu'il a consciemment ou non tirés de son ambiance.

En sorte que, considérée dans sa substance et dans ses sources, la littérature, plus qu'un chapitre de l'histoire, est une des nombreuses avenues qui y conduisent. L'une des plus invitantes qui

soient tant à cause de la richesse de sa flore que de la diversité de ses perspectives. S'y engager, c'est se placer au centre de la vie, se réchauffer à sa chaleur, c'est s'éclairer à sa lumière. Comme Taine au milieu de ses dossiers, on est parfois tenté d'en interroger à haute voix les personnages tant la sensation est vive de leur présence réelle. C'est presque épaule contre épaule que nous nous penchons sur leur passé.

Ainsi, bien qu'elle les écrase de sa puissance et de sa beauté, la cathédrale gothique nous en apprend moins long sur le moyen âge que les balbutiements des trouvères. A l'échelle de ces temples où Chateaubriand, avec plus de lyrisme que de science, retrouvait les forêts primitives de la Gaule, le contemporain de saint Louis nous apparaît plus près du ciel qu'il ne l'était en réalité. En le ramenant vers la terre, les satires de Colin Muset et de Rutebœuf nous le montrent à son juste niveau. De même, les romans russes du dix-neuvième siècle nous aident, mieux que n'importe quel document politique et économique, à comprendre comment le communisme a pu prendre racine en Russie, le dernier des pays où Marx en eût cru, selon les principes de sa dialectique matérialiste, la germination possible. Enfin, que ne nous raconte pas notre propre littérature quand on veut se donner la peine de la décortiquer de ses artifices et d'en rechercher le germe!

C'est en me guidant sur ces principes, sur ces lois plutôt, que je décidai de rechercher dans les lettres françaises du 16e au 18e siècle, soit de la découverte du Canada à sa conquête, les textes, les passages qu'a pu inspirer aux écrivains la folle équipée de la Nouvelle-France. Comment l'élite de l'esprit a-t-elle réagi aux grandeurs et aux vicissitudes des établissements français en Amérique? Quel témoignage en a-t-elle consigné? Quels commentaires nous en a-t-elle laissés? Questions d'autant plus pertinentes que les lettres de ces trois siècles ne nous laissent à peu près rien ignorer de ce que fut alors la vie religieuse, politique, militaire, mondaine de la France, des expéditions et des faits d'armes de ses armées, des divisions qui l'ont affaiblie, des gloires qui l'ont illustrée. Si elles ne nous apportent pas toujours les précisions que requiert la science historique, si elle n'accorde pas à certaines catégories de faits, à certaines institutions l'importance qu'elles ont eue et si, par ailleurs, elles exagèrent la valeur de certains événements, le panorama qu'elles nous offrent n'en demeure

pas moins, dans l'ensemble, d'une remarquable fidélité, d'une juste compréhension. Tour à tour s'y détachent les guerres civiles, les guerres de religion, les querelles du jansénisme, du gallicanisme, du quiétisme, les fastes de la cour, les misères des paysans, les progrès de la science, la licence des mœurs, les ravages de l'incrédulité, le déclin de la monarchie, bref, tous les mouvements d'opinions, tous les courants d'idées, tous les faits de quelque notoriété. Or, dans cette tapisserie d'un dessin si ferme, de couleurs si vives que le temps n'a pu en ternir l'éclat, quelle place a-t-on faite au Nouveau Monde ? Quelle image y découvre-t-on du fait français d'Amérique ?

Nos lettres de noblesse littéraire remontent au 28 janvier 1552. Elles sont signées — est-ce un présage ? — du curé de Meudon. Grâce à François Rabelais, sinon le Canada du moins son découvreur est intronisé dans la littérature. Dans le quatrième livre des *Faits et dits héroïques de Pantagruel*, l'auteur raconte comment son héros monta sur mer pour visiter l'oracle de la divine bouteille. Or, le pilot (on parlait en ce temps-là comme aujourd'hui l'on parle à Québec), or le pilote principal de la flotte qui comprend douze navires est le découvreur même du Canada. Par malheur, au lieu d'y être désigné sous son nom véritable, il s'appelle Jamet Brayer. Mais sur quoi se fonde-t-on pour prétendre qu'il s'agit bien ici de Jacques Cartier ? Sur le fait, d'abord, que le père de Cartier, ainsi qu'en témoigne son acte de baptême, portait le prénom de Jamet. Sur le fait, ensuite, qu'à l'exemple du célèbre navigateur, le pilote de Pantagruel met la voile à Saint-Malo. En compagnie de Jamet Brayer se trouve Xénomane qui n'est autre que Jean Alfonse de Saintonge, le pilote de Roberval. Il n'est pas sûr que des deux ce soit Cartier que Rabelais ait considéré le plus méritant. S'il fait du premier le marin, l'homme de métier, c'est au second, en revanche, qu'il reconnaît la science, c'est-à-dire l'hydrographie, la navigation. Telle est toute notre contribution aux joyeux propos du curé de Meudon. Malgré ce qu'en ont écrit quelques-uns, il est bien difficile, en effet, de relier, de quelque façon que ce soit, l'île de Médamothi, décrite au chapitre deuxième, au Nouveau Monde. Si telle elle était, Pantagruel l'aurait-il atteinte après quatre jours seulement de navigation ? La confusion vient de ce que, pour en préciser l'étendue, Rabelais écrit que le circuit "n'en était pas moins grand que de Canada". En mentionnant le nom de notre pays Rabelais lui assure une audien-

ce autrement vaste que celle auprès de laquelle il avait pu être accrédité jusque là. Connus des seuls milieux spécialisés, il atteint le vaste public des lecteurs de romans. Où le retrouverons-nous désormais ?

Malgré l'intention qu'on lui a prêtée de venir s'y établir, sans doute pour échapper aux ennuis que lui causait la versatilité de ses croyances religieuses, Clément Marot ne souffle pas mot du Canada. Pas davantage, les poètes de la Pléiade qui n'ont d'oreilles et d'yeux que pour l'antiquité dont la renaissance excite leur ivresse et comble leur joie. En dehors des érudits, il ne reste donc plus à notre exploration que Montaigne. Nous sommes en 1580. Sans être abandonnée puisque "toute une cartographie et une littérature de voyage le tiennent à l'affiche", comme le rappelle le chanoine Groulx, l'Amérique du Nord, à la parution des *Essais*, ne préoccupe guère, semble-t-il, que les esprits aventureux ou sensibles à l'appât du gain. Témoin cet Antoine de Montchrétien, qui allie l'économie politique (il en est le père) à la mythologie, et qui se réjouit du négoce des pêcheurs français sur les bancs de Terre-Neuve. Le choc des découvertes n'a pas ébranlé les autres.

Que Montaigne les ait connues, cela ne fait aucun doute. L'Amérique, les Américains, les sauvages lui sont prétexte à maintes anecdotes et réflexions. Les faits qu'il rapporte et qu'il commente n'ont, toutefois, qu'un rapport très vague et très général avec les débuts de notre histoire. Cortez y figure; non pas Cartier. Plus encore que les expéditions de ses compatriotes lui sont familières celles des Espagnols et des Portugais. A l'exemple de tant de Français illustres qui terminent leur pèlerinage *en* Canada par une station à Caughnawaga, Montaigne a vu des Indiens. C'était à Rouen, sous Charles IX. Il a même assez longuement conversé avec eux. Assez pour apprendre à les respecter, à les estimer, à envier même la simplicité et le naturel de leurs mœurs. Que dis-je: envier? Il voit en leur mode de vie la perfection de la République rêvée par Platon. Voilà des hommes qui sortent de la main des dieux!

"C'est une nation, écrit-il, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic, nulle connaissance de lettres, nulle science du nombre, nul nom de magistrat ni de supériorité politique, nuls usages de service, de richesse ou de pauvreté, nuls contrats, nulles successions, nuls partages, nulles occupations qu'oisives, nul respect de parenté que commun, nuls vêtements, nulle agriculture, nul métal, nul usage de

vin ou de blé; les paroles mêmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, la détraction, le pardon, inouïes."

Tout lui est, chez eux, sujet d'étonnement et d'admiration: leur candeur, leurs loisirs, leur morale, leur modération, leur cordialité, etc. D'où tient-il ces renseignements si flatteurs? D'un homme qui a vécu dix à douze ans "en cet autre monde qui a été découvert" et qui, en même temps que son admiration pour les indigènes, lui a communiqué ses doutes, ses appréhensions quant à l'opportunité et à la légitimité des conquêtes coloniales.

"J'ai peur, avoue-t-il, que nous n'ayons les yeux plus grands que le ventre et plus de curiosité que nous n'avons de capacité; nous embrassons tout mais nous n'étreignons que du vent." En l'occurrence, le vent n'est pas le Canada mais, car il y eut deux Frances sur le continent américain, la France antarctique fondée au Brésil, en 1557, par Villegaignon. La réserve que formule Montaigne sur l'avenir des colonies se complique d'une seconde autrement grave de conséquences. Quatre cents ans avant le président Wilson, l'auteur des *Essais* esquisse la théorie de la libre disposition des peuples de se gouverner eux-mêmes. De quel droit les Européens imposent-ils leur empire à autrui! Apôtre de la tolérance, pacifiste d'avant la lettre, Montaigne opine que les peuples doivent se développer conformément à leur génie. Rien ne saurait prévaloir contre cette loi. Moins que toute autre l'excuse que l'on invoque de leur état d'infériorité. S'il est vrai que les Indiens sont des barbares, mieux vaut, en définitive, leur barbarie que la prétendue civilisation de ceux qui les pillent et les exterminent. Paroles bien significatives, prophétiques même. Comme Montaigne, l'élite intellectuelle, j'entends les écrivains, les penseurs, ne croira jamais en la sagesse des établissements d'outre-mer. Avec lui, comme avec Sully, elle craindra toujours que ces possessions n'appauvrissent la France en la dépeuplant. Avec lui, elle condamnera ces entreprises comme étant une violation du droit des peuples d'ordonner à leur guise leur existence. Comme lui, enfin, elle placera les sauvages si haut dans l'échelle des nations que c'est vers eux que l'on se tournera pour leur demander la recette du bonheur. Est-ce à dire que la France se soit plus soucieuse du sort des Indiens que de celui de ses sujets transplantés en Amérique? Jusqu'à quel point ce libéralisme, cet humanitarisme a-t-il influé sur la destinée du Canada? Il importe d'abord de voir les faits comme les contemporains

les ont vus et non comme l'esprit moderne les imagine. Le 18^e siècle nous y aidera.

Nous voici au 17^e siècle. La plus belle période de l'histoire du Canada et, pareillement, la plus belle période de l'histoire de France. Du point de vue de la pensée, du point de vue de la forme littéraire, le siècle du génie. La Nouvelle-France a pour elle l'intérêt sinon l'amitié de Louis XIV et l'intelligence de Colbert. Un empire naît en Amérique. Les Relations des Jésuites en ont répandu la bonne nouvelle. Des vocations magnifiques s'éveillent à leur lecture. Le zèle de la religion le dispute à l'esprit de lucre, l'évangile aux pelleteries et à l'eau-de-vie. Au moyen âge, les croisades avaient eu leurs chroniqueurs. L'enjeu n'est pas, en Amérique, d'un ordre aussi élevé. Il n'en provoquera pas moins une égale communion de foi, une aussi généreuse moisson de sacrifices et d'héroïsme. Des martyrs, des saints en seront le prix. Du strict point de vue humain, le drame qui se joue au Canada a de quoi empoigner les plus insensibles, transporter les plus endurcis. Quelle émotion ou, plus modestement, quelle curiosité éveille-t-il en France, à en juger par le témoignage des écrivains ?

Puisqu'il faut aimer la vérité, quelle qu'elle soit, ne mettons aucune mauvaise grâce, aucune rancœur à constater que le cœur de la France littéraire du 17^e siècle n'a pas battu pour nous. Le vent de l'esprit ne soufflait pas vers l'Amérique. Le pouvait-il ? Difficilement. A l'exclusion de la cour qui en était informée de première main et des milieux dévots qu'avaient instruits les Relations, il ne paraît pas qu'aient été entendus ailleurs les travaux des géants qui déplaçaient les frontières de la mère-patrie. Très tôt tournées vers la Grèce et vers Rome, l'intelligence et la sensibilité françaises avaient pour seule nourriture l'universalité de l'homme. On ne l'étudiait, on ne le peignait qu'en fonction de l'espèce. Au théâtre, dans le roman, les fables, les études morales, partout il n'a de racines que dans la raison. Abstrait de son milieu, de son temps, de ses institutions, il n'est plus qu'un cerveau et un cœur. C'est de ça et de cela seul qu'on est curieux. L'anatomie des passions nous est montée en planche par les spécialistes de la volonté, du cœur et les autres célèbres pathologistes de la nature humaine. Les contingences de race et de temps demeurent étrangères à leur recherche. Qu'est-ce que les accidents auraient ajouté de plus à la science de l'homme ? Les vertus,

les travers et les vices n'ont pas d'âge ni de nationalité. Étant inhérents à notre condition, il est donc possible de les considérer en eux-mêmes. Et c'est là l'œuvre sans égale des classiques: l'homme vu en soi, dépouillé de tout ce qui est accessoire ou éphémère. Aucun de leur héros n'est localisé dans le temps et dans l'espace. Le *Cid* n'est pas un Espagnol, *Bérénice* n'est pas une Juive, *Arnolphe* n'est pas un Français. Ce sont trois cœurs déchirés, lacérés par un amour trop grand pour eux.

Une littérature ainsi conçue avait besoin pour se réaliser de transcender, de sublimer le présent. En dehors des mémoires, des lettres, n'y relève-t-on aussi que très peu de traces de l'actualité. Sous les traits d'*Esther* est-ce vraiment Madame de Maintenon que Racine a voulu peindre? Il se peut car ce serait miracle que les classiques aient fermé les yeux sur le spectacle de leur siècle. Mais qui les leur aurait ouverts sur la tragédie qui se jouait dans le Nouveau Monde? Même sur le terrain de la guerre, qu'étaient les luttes de la Nouvelle-France comparées aux rivalités qui opposaient la France à ses voisins? A nul moment, la présence du Canada ne semble s'être imposée à la France intellectuelle. En a-t-elle seulement soupçonné l'existence? Si M. de Grignan avait été nommé à la place de M. de Frontenac, ainsi qu'il en caressait l'ambition, le Canada aurait eu en sa belle-mère, Madame de Sévigné, la plus spirituelle et la plus charmante mémorialiste. Il n'en fut rien et, par la suite, l'attention du monde n'eut aucune occasion de se tourner vers l'Amérique.

L'enseignement de l'histoire dans les collèges ne portait que sur l'antiquité. La curiosité des journaux, la *Gazette de France* et le *Mercur*, s'alimentait à satiété aux armées d'Allemagne et même à celle de l'Inde mais ne s'étendait pas aux affaires d'Amérique. L'historien Dussieux qui rapporte ce fait à propos de la victoire de Carillon ajoute: "Cette guerre à son temps ne fut pas connue du public qui n'en sut jamais les admirables détails". Pourtant on chanta un *Te Deum* en son honneur et, par extraordinaire, la *Gazette* reproduit le rapport qu'en avait rédigé M. de Vaudreuil. Mais nous sortons ici des limites étroites que je me suis assignées. C'est dans la littérature, ce qui en est resté comme tel, les chefs-d'œuvre principalement, que je cherche sous quelque allégorie, symbole que ce soit, une allusion à la Nouvelle-France. L'histoire exige trop de nuances, trop de

réerves pour que j'affirme qu'il n'y en a point. Je confesse donc tout uniment que je n'en ai point trouvé.

Sentimental jusqu'à la niaiserie, utopiste jusqu'à l'absurde, le 18^e siècle n'entretient pas sur les colonies d'autres vues que celles du 16^e. A cette différence, cependant, que l'hostilité qu'on y témoigne est plus ouverte, plus systématique. Ambitionnant de faire le bonheur de l'humanité entière, étendant leur amour à tous les peuples, combattant le despotisme sous toutes ses formes, philosophes et encyclopédistes complètent, parachèvent le travail de sape inauguré par Montaigne.

“Non seulement écrit Gaxotte, ils ont méconnu la grande poussée coloniale qui était le fait dominant de leur siècle, non seulement ils n'en ont compris ni la raison ni la puissance, mais ils ont entravé l'expansion française de toutes leurs forces. Ils ont sans arrêt déprécié les colonies, calomnié les colons, ridiculisé leurs efforts et travesti leur œuvre en une pitoyable bouffonnerie.” C'est ce qu'il me reste à vous rappeler succinctement.

Sans qu'il soit expressément désigné et bien que, le plus souvent, l'on s'en prenne aux Espagnols et aux Portugais, personne de familier avec la dialectique du temps, faite d'insinuations, d'interrogations laissées sans réponse, personne ne peut douter que le Canada ne soit ici visé au même titre que les autres établissements. Voltaire est le seul, le seul que je sache, qui nous a donné droit de cité dans ses livres. Peut-être était-il le seul qui nous connût vraiment, ayant failli être exilé au Canada par son père fatigué de ses fresques. A défaut d'être renseignés sur sa documentation, nous le sommes à fond sur les sentiments qu'il nourrissait envers la Nouvelle-France. Il l'avait en abomination. Est-ce, ainsi qu'on le lit dans l'appendice de l'*Histoire* de Garneau, par haine du despotisme qu'il l'a si souvent décriée ? En ce cas, comment concilier cette attitude avec celle qu'il avait à l'endroit de la Compagnie des Indes ? N'était-il pas plein d'indulgence pour cette dernière qui lui rapportait des dividendes ? Non, l'explication la plus plausible et la plus rationnelle, il faut la chercher dans le caractère de l'homme, dans sa rage de dénigrement, d'aviilissement, de même que dans le rôle qu'il a joué et qui a surtout consisté “à lancer aux quatre coins du monde les pensées fraîchement écloses dans toutes les têtes”.

Pas plus qu'en Angleterre, les colonies n'étaient alors agréées de l'opinion. Voltaire, qui a toujours su prendre le vent, attise cette opposition de sa hargne. *L'Essai sur les mœurs*, le *Siècle de Louis XIV*, les *Contes*, sa correspondance, distillent, à petites doses, le poison de son ironie dans l'esprit de ses contemporains. Homme d'affaires avisé, peu d'écrivains ont eu la main aussi heureuse dans la gestion de leurs biens, il est assez logique qu'il ait d'abord envisagé la colonisation sous l'angle du rendement. La dépense et l'improductivité de la Nouvelle-France est un thème qui revient souvent sous sa plume. Tantôt il écrit que "le Canada coûtait beaucoup et rapportait très peu". Tantôt, qu'en "voulant le soutenir on a perdu cent années de peine avec tout l'argent prodigué sans retour". Son anglomanie, son admiration passionnée et irréfléchie de l'Angleterre, à qui il est redevable de sa philosophie matérialiste, de ses principes politiques et d'une partie de l'esthétique de son théâtre, excite son antipathie. A ses yeux, le Canada est un obstacle à la bonne entente entre Paris et Londres. "Deux ou trois marchands de Normandie, écrit-il, sur la légère espérance d'un petit commerce de pelleteries, équipèrent quelques vaisseaux et établirent une colonie dans le Canada, pays couvert de glace huit mois de l'année, habité par des barbares, des ours et des castors. Ces mauvais pays n'en sont pas moins un sujet de guerres continuelles soit avec les naturels soit avec les Anglais. Les dépenses de la guerre pour les conserver coûtaient plus qu'ils ne vaudront jamais." Ne déplore-t-il pas, enfin, dans *Candide*, que la France et l'Angleterre soient en guerre "pour quelques arpents de neige vers le Canada"? D'où cette exhortation: "Si j'osais, je vous conjurerais à genoux de débarrasser pour jamais du Canada le ministère de France. Si vous le perdez, vous ne perdez rien; si vous voulez qu'on vous le rende, on ne vous rend qu'une cause éternelle de guerre et d'humiliation". La Nouvelle-France était une mauvaise affaire, tant du point de vue religieux que du point de vue commercial; il ne restait qu'à la liquider. On comprend dès lors qu'il ait souhaité voir la Mer Glaciale l'engloutir avec les révérends pères Jésuites de Québec.

Les *Lettres persanes* qui avaient paru en 1721 soutenaient la même thèse pour toutes les colonies. Voltaire n'a fait qu'en butiner les sucs. Montesquieu ne mentionne nulle part le Canada. Les moqueries des Espagnols et des Portugais l'atteignent quand même

par ricochet. Quand il écrit que "l'effet ordinaire des colonies est d'affaiblir les pays d'où on les tire sans peupler ceux où on les envoie", ne pose-t-il pas une loi générale qui s'applique sans exception à tous les établissements ? La voici d'ailleurs sous une forme plus impérative: "Depuis la dévastation de l'Amérique, les Espagnols qui ont pris la place de ses anciens habitants n'ont pu la repeupler. Au contraire, par une fatalité que je ferais mieux de nommer une justice divine, les destructeurs se détruisirent eux-mêmes et se consumèrent tous les jours. Les princes ne doivent donc pas songer à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réussissent quelquefois... mais quand ces colonies réussiraient, au lieu d'augmenter la puissance elles ne feraient que la partager. ...Les Carthaginois avaient comme les Espagnols découvert l'Amérique ou au moins de grandes îles dans lesquelles ils faisaient un commerce prodigieux. Mais quand ils virent le nombre de leurs habitants diminuer, cette sage république défendit à ses sujets ce commerce et cette navigation". Et fort de ce précédent, il conclut que l'on "peut comparer les empires à un arbre dont les branches trop étendues ôtent tout le suc du tronc et ne servent qu'à faire de l'ombrage".

Si les *Lettres persanes*, d'où sont tirés tous ces passages, n'ironisent et ne dogmatisent qu'aux dépens des Espagnols et des Portugais, et jamais des Français, ce n'est pas, je le répète, que le Canada ait échappé à l'attention de Montesquieu. Il s'agit non d'un oubli mais d'un procédé. Le 18e a pratiqué, à un degré inégalé, l'art de la feinte. On fait l'éloge des uns avec l'arrière-pensée d'abaisser les autres. Ainsi en est-il du *Siècle de Louis XIV* où Voltaire diminue Louis XV en exhaussant son prédécesseur. C'est dans cet esprit, suivant cette méthode que Diderot, Bernardin de Saint-Pierre, Rousseau ont également contribué à déprécier les colonies dans l'opinion publique. Leur mot d'ordre est que la France n'a pas besoin de nouvelles conquêtes. L'auteur de *Paul et Virginie*, qui rêvait de civiliser la Corse, de découvrir les sources du Nil et même de parcourir l'Amérique et l'Inde, et qui fut, en qualité de capitaine-ingénieur du roi, à l'Ile de France, n'hésite pas à écrire qu'il aura rendu service à sa patrie "s'il empêche un seul honnête homme d'en sortir". Jean-Jacques Rousseau renchérit d'in vraisemblance. Son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* est le couronnement de l'entreprise de discrédit commencée au 16e siècle.

Si l'influence de ce livre a été copieusement étudiée en ce qui concerne le destin de la France, je crains qu'on n'en ait pas suffisamment tenu compte pour ce qui est du sort de la Nouvelle-France. S'ajoutant aux causes d'ordre militaire et économique, lesquelles pesaient déjà bien lourd sur la politique de la Métropole, il n'a pu avoir pour conséquence que d'aggraver la démoralisation des esprits. On sait quel en fut le succès, combien profondément il pénétra dans les mœurs, de quelle empreinte durable il marqua les lettres et les arts. Qu'on se rappelle seulement Marie-Antoinette jouant à la bergère, à Trianon! La France, pays de raison et d'ordre, s'abandonne à la sensiblerie, à la mièvrerie. Sa tendresse et sa pitié retombent jusque sur les Indiens que la civilisation est en voie d'exterminer. Rousseau ressuscite le mythe du bon sauvage. Celui-ci, à ses yeux, figure la jeunesse du monde. Qu'a l'Europe à lui opposer? Sous les apparences du progrès, la décrépitude de l'espèce humaine. Cette prédication de rhéteur déclassé et envieux amollit les volontés, trouble les intelligences et conduit, finalement, à la désintégration de la société. Or, c'est au milieu de ce désarroi, de cet effondrement des forces vives de la nation, que l'avenir de la Nouvelle-France se joue et se perd. Les marchands s'en émeuvent. D'autres regrets, on n'en connaît pas.

“La France peut être heureuse sans le Canada” est plus qu'un trait d'humeur, une boutade de Voltaire. C'est, sous une forme elliptique, l'expression juste, véridique, d'un état d'esprit qui s'est dessiné au 16e siècle et a triomphé au 18e. Notre tour d'horizon n'avait pour objet que de confirmer ce point de rencontre, cette concordance de l'histoire et de la littérature.

VICTOR BARBEAU,
de l'Académie canadienne-française